

able; il y a un peu plus de neige, il est vrai, mais c'est que les arbres et les coillizes empêchent qu'elle ne soit dispersée comme dans la plaine ouverte. Quoique l'altitude imprime à la température de l'atmosphère un décroissement assez rapide, on sait toutefois que ce décroissement ne dépasse pas 1° pour 150 mètres d'élévation dans notre zone, et encore ces nombres varient-ils beaucoup suivant les circonstances locales. Les gelées du printemps et celles de l'automne n'y sont ni plus tardives ni plus à bonne heure que dans la vallée du grand fleuve. Les terres y sont préparées aussi vite pour recevoir les semences. La première couche de neige dans les montagnes, qui précède généralement celle de la plaine, garde le sol d'une gelée profonde, préserve l'herbe des champs contre toute destruction et conserve le terrain dans un état propice pour les travaux du printemps. Si la neige retarde de quelques jours à disparaître après celle de la plaine, le sol n'ayant gelé qu'à la surface, est prêt néanmoins à subir les opérations de la culture aussi vite que partout ailleurs. Quand vous entendrez dire, Messieurs, que les récoltes ont été détruites par les gelées d'automne, voici comment vous l'expliquerez. Le bois coupé à la fonte des neiges et abattu par rangées sur le champ doit être séché au soleil du printemps avant d'être consommé par le feu. Il arrive souvent que ce bois n'est suffisamment sec qu'à la fin de juin et après l'action du feu; il est alors bien tard pour ensemençer la terre nouvelle, d'où il résulte assez souvent que les moissons ne mûrissent pas avant les gelées d'octobre. Ce n'est donc que par accident et seulement quelquefois dans les morceaux de terre neuve que les récoltes sont perdues par le froid. Mais ce qui est perdu là le serait partout ailleurs, même dans la plaine, à ce temps de la saison.

Ces quelques considérations suffisent bien, je l'espère, pour effacer certains préjugés sur les terres du Nord et pour faire voir qu'elles promettent beaucoup à ceux qui en deviendront les maîtres.

Cathcart il y a 20 ans et Cathcart aujourd'hui.

Mais pour ajouter une haute confirmation à l'appréciation que j'en donne, permettez que j'en vienne à quelques détails particuliers qui feront la preuve de ce que j'ai dit précédemment tout en servant d'encouragement aux futurs colons de nos montagnes. On le sait, rien n'est fort et persuasif comme l'exemple quand il s'agit de déterminer quelqu'un à une œuvre sérieuse et qui semble ardue au premier coup d'œil. Et si l'on montre surtout le succès couronnant le travail, le sacrifice, le désintéressement d'un honnête colon, on peut espérer qu'une détermination raisonnée en poussera d'autres dans la même voie. Il y a vingt ans aujourd'hui, une épaisse et sombre forêt couvrait en entier le township de Cathcart. Le voyageur attristé ou le chasseur avide que la Providence aurait conduit dans ces lieux, n'aurait entendu pour tout bruit que le bourdonnement du vent dans les pins ou le monotone murmure du ruisseau qui descend la colline en éparpillant ses eaux, et quelquefois peut-être le cri perçant du geai bleu, qui voltige d'arbre en arbre, fuyant partout le passage de l'homme.

Pas un habitant n'avait encore pensé à fixer sa demeure dans ces lieux, et le travailleur des chantiers se croyait le seul à devoir jamais rompre le silence de ces bois. Les années que je viens de dire se sont écoulées et ce terrain que l'on avait longtemps considéré comme inhabitable, a subi dans ces derniers temps des métamorphoses étonnantes. Au lieu d'une forêt dense qui recouvrait la terre, les épis serrés d'une abondante moisson, récompense d'un pénible et persévérant labeur, ondulent aujourd'hui sous la brise comme les flots du lac qu'ils entourent. Au lieu du silence des bois et de la grande solitude des montagnes, s'élevaient les clameurs de milliers de colons aisés qui ramassent les gerbes de la récolte en fredonnant quelque viel air connu. Sur ces terres de nos montagnes dont on a fait malheureusement si peu de cas jusqu'à présent, on fait des récoltes surprenantes; les terres d'entre elles qui sont trop inclinées pour être labourées fortement toujours d'excellents pâturages; le foin et le tréfle, la luzerne et le sainfoin y croissent en abondance et avec une vigueur extraordinaire au point que vous savez la graine de mil et de tréfle du nord être recherchée avec avidité. Des expériences spéciales ont démontré qu'elle avait au moins trois fois la vigueur de croissance et la richesse de celle du sud. Et rien ne s'oppose sur ces terres à la mûraison des autres grains. On y recueille de bonnes récoltes d'avoine, d'orge, de seigle, de pois, de sarrasin, de pommes de terre; outre ces grains et légumes, le blé, quand il n'a pas été détruit comme ailleurs par la mouche herissoise, a toujours réussi parfaitement. Cette année, par exemple, peut être citée en particulier. Il est vrai que dans les endroits nouvellement défrichés, lorsque les arbres ont été brûlés sur place, le sol donne pendant longtemps, sans qu'il soit nécessaire de l'amender, des récoltes d'une richesse étonnante, aux dépens d'une fécondité acquise par des siècles de repos; mais pour ici cette considération n'est pas la seule qui vaille, car la nature même du terrain comme nous l'avons vu, témoigne d'une valeur réelle et considérable sous le rapport agricole; il est d'ailleurs extraordinairement sensible à la plus légère couche de quelque espèce d'engrais que ce soit. Voici quelques chiffres que je puis certifier être corrects. Un des premiers habitants qui s'est établi ici, il y a quelques années, alors au milieu de la forêt, donnait à lui seul pour dime, ces années dernières, 33 minots de tout grain, ce qui accuse par conséquent une récolte de 858 minots, et cela sur une étendue cultivée d'environ 30 arpents. La même année lui donna en graine de tréfle et de mil un revenu net de cinq cents piastres. Ce vieil habitant des montagnes se trouve aujourd'hui amplement récompensé de son travail et de ses sueurs en voyant surtout ses enfants établis autour de lui sur des lots respectifs qu'il leur avait réservés et où ils vivent eux-mêmes dans une honnête aisance. Et pourtant, combien de fois ne l'a-t-il pas rêpété, ce vieux colon s'était rendu ici ayant une dette de 2000 francs à payer et avec toute sa fortune dans son sac de provisions, et le terrain qu'il avait choisi n'était ni le meilleur ni le plus avantageux.